

1990-03-12

MARCO 1990

JEAN CLAUDE DUCLOS

1990-006-04

L ' E C O M U S E E

Histoire et actualité

Résumé

Ecomusée: en France et dans le monde, le mot a fait fortune. Il apparaît voilà près de vingt ans et reste curieusement absent de la législation des musées. Aucun pays en effet ne distingue réglementairement l'écomusée du musée. Les entreprises qu'il désigne sont, il est vrai, si diverses et si dissemblables, parfois, qu'il est devenu difficile de s'y retrouver.

Donnant un contenu au concept qu'il recouvre, Georges Henri Rivière réussit à mettre l'institution muséale au service des questions les plus actuelles que se pose une population: quel environnement, quel développement, et dans quelle continuité? Ainsi fait-il avancer d'un grand pas la réflexion muséologique. Car s'intéresser à l'écomusée, à la place qu'il occupe dans l'histoire des musées, aux textes qui le définissent, aux expériences qui se font en son nom, permet d'apprécier quelques uns des progrès les plus notables de la muséologie contemporaine: la participation de la population, la contribution à la réflexion collective sur le développement, la pratique de l'interdisciplinarité scientifique.

C'est probablement dans la recherche permanente d'une adaptation de l'institution muséale aux besoins changeants d'une population, que réside la force et la générosité du concept d'écomusée. C'est là qu'est la difficulté de l'entreprise, c'est là aussi qu'est sa faiblesse car jusqu'où l'écomusée peut-il évoluer et se transformer sans renier les principes sur lesquels le musée se fonde?

Ecomusée: le mot a fait fortune! Il fut tant utilisé depuis sa création et pour désigner des réalités si diverses, que son image s'est quelque peu brouillée aujourd'hui. Il est vrai qu'il y a quantité de manière d'utiliser ce concept, autant peut-être que de cas de figure. Et puis l'entreprise est difficile, elle a pu se transformer dans le temps et conserver son appellation d'écomusée alors qu'elle ne diffère plus guère de celle d'un musée local. C'est pourquoi sans doute aucun pays au monde n'a encore réservé de place particulière aux écomusées dans les textes qui réglementent ses musées.

Voilà pourtant près de vingt ans que le mot existe. Quand on demande à ceux qui l'emploient, ce qu'ils entendent par là, on obtient généralement trois sortes de réponses (1):

. les premiers l'opposent au musée «traditionnel», au musée de «beaux-arts», ajoutant, pour justifier la présence de la racine *eco*, que c'est un musée qui accorde une place importante au milieu naturel.

. Les deuxièmes, qui ont certainement vu les présentations d'un écomusée, disent qu'il traite, en un lieu donné, de la vie rurale d'autrefois.

. Les troisièmes, enfin, le définissent par rapport à un espace géographique et donnent en exemple Le Creusot (France), La Haute Beauce (Canada) etc.

Espérant préciser cette notion d'écomusée, cet exposé s'organisera en cinq points:

- 1 - Place des écomusées dans l'histoire générale des musées
- 2 - Naissance et développements des écomusées
- 3 - Textes et définitions
- 4 - Possibilités et limites des écomusées
- 5 - Apports de l'écomusée à la muséologie contemporaine

1 - Place des écomusées dans l'histoire générale des musées (2)

Les plus anciens des musées auxquels il semble possible d'apparenter l'écomusée, peuvent être regroupés sous l'appellation de **musées de terroir**. Si les objets qu'ils présentent restent sélectionnés pour leur valeur esthétique, ils le sont aussi pour le témoignage qu'ils apportent de l'existence d'un patrimoine local. C'est le cas, en France du Musée Basque de Bayonne ou du Musée Breton de Quimper qui se créent tout deux dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle.

En 1898, le grand poète provençal en crée un autre, à Arles, de forme plus élaborée, c'est le Museon Arlaten. Ce qui importe, dit-il en 1896, c'est :

«(...) la conservation, la résurrection - dans la mesure du possible - de tout ce qui fait ou fit la personnalité de nos provinces par le parler, les traditions, les coutumes, les costumes, l'art local, les monuments».

Quelques années plus tard, en 1904, Hippolyte Müller qui veut réaliser à Grenoble, la capitale des Alpes françaises, un musée semblable, le Musée Dauphinois, dira qu'il faut :

«(...) relier les premiers occupants d'un pays à ceux qui l'habitent encore».

Conçus avec plus de rigueur que les précédents; ces deux derniers musées annoncent une deuxième catégorie de musées: les **musées d'identité**. Ceux-ci vont se développer en France durant la première moitié de ce siècle, à l'instigation, notamment, de Georges Henri Rivière. Co-fondateur du Musée de l'Homme, à Paris et fondateur, en 1937, du Musée national des arts et traditions populaires, Georges Henri Rivière tout en favorisant la naissance d'une ethnologie de la France, va donner à ces musées d'identité une base véritablement scientifique. C'est en concevant le programme d'un de ces musées, le Musée de Bretagne, en 1957, qu'il exprime déjà certaines des préoccupations qu'il développera plus tard, dans le cadre de l'écomusée. Le Musée de Bretagne, à Rennes, présente une synthèse de l'histoire de la Bretagne, «des temps géologiques à nos jours», sur la base d'un «programme interdisciplinaire et périodisé». C'est ainsi que Rivière associe les apports de l'histoire à ceux de l'ethnologie et fait alterner synchronie et diachronie. Il écrit à ce moment-là :

«Deux thèmes vers lesquels doivent tendre les présentations muséales s'imposent alors: le temps et l'espace

autour d'un territoire donné, les rapports de l'homme et de la nature.» (3)

L'idée autour de laquelle Rivière définira plus tard l'écomusée, est déjà là en germe. Il ne va pas, bien au contraire se contenter des expériences qu'il conduit ou conseille en France. Rivière est en effet curieux de tout ce qui se passe dans le monde, en matière de réalisations muséologiques. Il suit leur évolution avec beaucoup d'attention et saura toujours discerner ce qu'elles apportent de nouveau. Sans doute faut-il rappeler que Rivière participe à la création de l'ICOM (International Council of Museums, UNESCO), peu après la dernière guerre, qu'il en assure la direction, de 1948 à 1966 et en restera le conseiller permanent jusqu'à sa mort, en 1985.

C'est parce que l'écomusée va peu à peu se définir par rapport à la conscience planétaire qu'avait Rivière du rôle du musée que d'autres catégories de musée doivent encore être cités pour que la parenté de l'écomusée soit complète.

C'est le cas des **musées de plein-air**, que Rivière découvre dans les années 1930, avec beaucoup d'enthousiasme. Le premier d'entre eux est apparu en 1891, à Skansen, dans la banlieue de Stockholm. Arthur Azelius y a rassemblé des bâtiments représentatifs de l'architecture traditionnelle des différentes régions de la Suède. Ces musées de plein-air vont rapidement se multiplier dans les Pays Scandinaves, les Pays-Bas, l'Allemagne mais aussi la Roumanie, la Grande Bretagne et les Etats-Unis. Ils présentent, souvent sur plusieurs hectares, et dans un environnement reconstitué, des exemplaires de maisons dont tout le contenu mobilier a été remis en place.

Il faut aussi citer le cas de l'**heimatmuseum** qui apparaît dans l'Allemagne des années 1930 (4). Son origine est associée aux conséquences de la guerre et au besoin qu'éprouve une population de retrouver son histoire et son identité. L'*heimatmuseum* valorise ainsi les cultures populaires, met en évidence les relations qui unissent l'individu à l'environnement et accorde à l'action pédagogique une place importante. La légitimité et le caractère novateur d'une telle entreprise ne sauraient être discutés si elle n'avait finalement pour objectif de démontrer la supériorité du «peuple aryen». Malgré cela, on ne peut ignorer le degré d'élaboration de ces expériences: la distinction qui est faite, dans un souci pédagogique, entre la collection d'exposition et la collection d'étude, la mise au point d'un langage muséographique clair et attrayant sont deux nouveautés. Il est par ailleurs très intéressant de voir comment ce type de musée, voisin de l'écomusée, peut être détourné par un pouvoir politique, au service de sa propre idéologie.

On ne peut enfin oublier les **musées de voisinage**, encore appelés **musées communautaires**. Cette nouvelle catégorie de musées apparaît

aux Etats-Unis vers la fin des années 1960 et le début des années 1970. Ils concernent généralement des groupes sociaux défavorisés, souvent constitués de minorités ethniques pour tenter de revaloriser leur identité. Le plus connu d'entre eux, l'Anacostia Neighborhood Museum (ANM) est créé en 1967, par John Kinard, dans un quartier de Washington, à majorité noire. Il faut aussi citer le Musée del Barrio, destiné, à New York, à la population portoricaine ou encore la Casa del Museo qui s'adresse aux habitants d'un quartier pauvre de la périphérie de Mexico. En offrant à ces populations la faculté d'accéder à leur propre culture, ces musées veulent les inciter à prendre en charge leur propre avenir.

Il est vrai qu'un contexte idéologique, favorable à de tels objectifs, se manifeste alors au niveau international. A la fin des années 1960 et au début des années 1970 (vers la fin des «trente glorieuses»), la prise de conscience des détériorations de l'environnement provoque un certain nombre de prises de position en faveur de l'amélioration du cadre de vie. L'écologie répond au besoin d'une meilleure connaissance des équilibres naturels et du rôle que l'homme y joue. L'existence d'un patrimoine commun dont chacun doit pouvoir également profiter se révèle peu à peu. C'est alors qu'à la faveur des positions de l'UNESCO, la culture va prendre un sens nouveau, au niveau international. Ainsi le Directeur de l'UNESCO dit en 1972, à Helsinki, à l'occasion d'une conférence internationale sur les politiques culturelles:

«Lorsque l'urbanisation coupe l'individu de ses racines, la culture lui apporte la possibilité de maintenir le contact avec ses traditions tout en le faisant accéder à la connaissance du patrimoine du reste de l'humanité et ainsi de multiplier les sources où s'alimentent sa créativité.»

C'est durant cette même conférence qu'il est question de l'aide à apporter aux pays en voie de développement pour:

«...l'épanouissement de leur culture nationale, la préservation de leur patrimoine culturel et de leurs traditions populaires.»(5)

Le respect des personnes humaines et des communautés qu'elles composent apparaît alors un principe fondamental de cette conception mondialiste de la culture et du rôle qu'elle doit jouer.

Sans doute alors ne faut-il pas s'étonner qu'une assemblée, réunie la même année dans le cadre de l'ICOM, à Santiago du Chili, déclare:

«... que le musée est une institution au service de la société dont il est partie intégrante et qu'il possède en lui-même les éléments qui lui permette de participer

à la formation des communautés qu'il sert.»

2 . Naissance et développements des écomusées

Dans les années 1960, en France, une politique d'aménagement du territoire prévoit la création de **parcs naturels régionaux**. Il s'agit d'une nouvelle mesure destinée à des espaces habités où l'environnement naturel doit être préservé grâce au concours de la population locale. La définition du rôle et des missions des Parcs naturels régionaux est mise au point en 1966, à l'occasion de journées d'étude réunissant à Lurs, en Provence, divers ministres, des hauts fonctionnaires, des experts et des chercheurs de disciplines diverses.

Toujours influencé par les musées de plein-air scandinaves, Georges Henri Rivière fait part durant ces journées d'une réflexion qu'il ne cesse d'ailleurs d'approfondir sa vie durant: celle qu'une société, quelle qu'elle soit, s'exprime totalement dans son architecture. Considérant qu'il existe 130 types de maisons rurales en France et qu'il faudrait faire une dizaine de musées de plein-air pour les conserver, il propose que les parcs soient le cadre de

«... musées de maisons extraites de leur milieu et transférées dans des enceintes exploitées muséographiquement.»

A l'issue de ces journées de Lurs, Rivière précise sa proposition:

« Notre société industrielle est à la recherche d'un nouvel équilibre. Elle ne peut l'atteindre sans restaurer l'intégration de la nature et de l'homme telle que l'avait réalisé avant de disparaître, dans l'espace rural, la société traditionnelle, avec sa culture matérielle, ses vêtements, ses nourritures de la vie quotidienne et cérémonielle, son étiquette sociale, ses rites des âges de la vie et des moments de l'année, ses langues vernaculaires, ses expressions de danse communautaires, de musique ethnique et de phénomènes paramusicaux, de littérature orale, d'arts plastiques mineurs et majeurs, message que reflétera le miroirs des parcs.»

Deux années à peine séparent ces propos des événements qui vont agiter la France, en ce mois de mai 1968. Beaucoup d'envies nouvelles émergent de ce formidable bouillonnement social et culturel, telle celle du retour à la terre. La résurgence des cultures traditionnelles ou minoritaires, celles de la civilisation rurale, notamment, vont trouver là un regain d'intérêt. En homme de son temps, Georges Henri Rivière perçoit ces orientations; peut-être même les a-t-il

devancées. C'est dans ce nouveau contexte social et culturel que va naître l'écomusée et c'est probablement pour cette raison qu'il est souvent perçu comme en opposition au temple de la culture que représente le musée.

Un premier musée de plein-air français est mis à l'étude dans le cadre du Parc naturel régional des Landes de Gascogne, sur l'espace d'une ancienne exploitation où subsistent quelques bâtiments de grand intérêt. Constatant que l'ancien cadastre (1836) atteste l'existence d'autres bâtiments, disparus depuis, Rivière ré-orienta le projet: plutôt que de réaliser un musée de maisons, retrouvons, conseillait-il, des bâtiments semblables à ceux qui se trouvaient là au XIX^{ème} siècle et reconstruisons-les aux mêmes emplacements. Ainsi le coeur de l'exploitation redeviendrait ce qu'il avait été, un temps, avec ses bâtiments mais aussi ses jardins, ses champs, ses troupeaux, ses forêts, pour témoigner, en un temps donné, de la globalité d'un mode de vie, d'un type de relation entre l'homme et le milieu. Inauguré en 1969, ce Musée de Marquèze, prendra plus tard le nom d'**Ecomusée de la Grande Lande**.

Dans le même temps, une expérience semblable est conduite à Ouessant (une île bretonne dépendant du Parc naturel régional d'Armorique), par Jean-Pierre Gestin. Une maison et ses abords immédiats est acquise, et restituée dans son dernier état d'utilisation; une recherche puis une collecte ont mobilisé la population et une exposition à programme diachronique est montée dans une partie de la maison. Pour la première fois, en France, la maison qui abrite l'exposition, son contenu mobilier et son proche environnement participent d'un même programme muséographique combinant les notions de temps et d'espace. Ce sera, peu de temps plus tard, l'**Ecomusée d'Ouessant**.

C'est pour donner un nom à ces réalisations exemplaires que le mot d'écomusée va être créé en 1971, par Hugues de Varine, alors directeur de l'ICOM. Il le place dans un discours ministériel pour relier la notion de musée à celle d'environnement.

Peu après l'Ecomusée d'Ouessant et celui de la Grande Lande, vont apparaître deux nouvelles applications de la démarche proposée par Georges Henri Rivière.

La première se situe dans le Parc national des Cévennes. L'initiative date de 1971. Sa réalisation exigera cependant une dizaine d'années, de 1974 à 1984. C'est l'**Ecomusée du Mont Lozère** dont Gérard Collin conçoit et réalise les programmes. La seconde se décide en 1973, dans le Parc naturel régional de Camargue où un musée du temps est conçu sous ma responsabilité. Le projet de tendre par étapes vers la réalisation d'un véritable écomusée dut être abandonné, c'est pourquoi cette opération ne prit pas d'autre nom que celle de **Musée Camarguais** (notons qu'il obtint le premier prix européen du musée

de l'année 1979) (6).

Tous ces projets, jusqu'à présent, naissent dans des parcs naturels régionaux. Or au même moment, entre 1971 et 1974, une nouvelle expérience débute dans un contexte très différent, celui d'une communauté urbaine, composée de 16 communes fortement marquées par plus d'un siècle d'activités industrielles. Il s'agit de la Communauté du Creusot-Montceau-les-Mines. Conduite par Marcel Evrard cette expérience va bénéficier notamment des conseils d'Hugues de Varine qui dit d'elle, en 1973:

«La communauté toute entière constitue un musée vivant dont le public se trouve en permanence à l'intérieur. Le musée n'a pas de visiteurs, il a des habitants.»

Cette réflexion doit-être reliée aux expériences qui se déroulent au même moment en Amérique latine où émerge alors, en 1972, la notion de **Museo integral**. D'un bout à l'autre du monde, ces réflexions s'enrichissent de leurs progrès respectifs; des hommes tels Hugues de Varine, alors directeur de l'ICOM, y travaillent activement. C'est pourquoi la naissance des écomusées ne peut être limitée au seul territoire français, même si c'est là que le nom apparaît et que le concept se précise.

L'expérience du Creusot restera longtemps une référence. On y défend l'existence d'un patrimoine commun issu des activités quotidiennes des hommes. On veut qu'il soit conservé *in situ*, par les habitants, y compris dans leur propre maison. Des sites sont choisis à travers le territoire de l'écomusée pour en évoquer les différents aspects. Des antennes y sont créées; partout la participation de la population est recherchée, ce qui nécessite de la part des membres de l'équipe permanente de l'écomusée, des qualités et des savoir-faire auxquels ils n'étaient pas préparés. Au-delà des collectes, des inventaires et des expositions il faut aussi créer les conditions d'un échange, stimuler les mémoires, éveiller les consciences, coordonner les efforts de chacun, bref jouer ce rôle difficile et exaltant de «catalyseur».

Rivière qui suit tout cela avec beaucoup d'attention soutient l'opération de ses conseils. Elle prend le nom d'écomusée en 1974. Il s'agit là d'une étape importante car désormais la racine **eco** du mot écomusée, va aussi bien désigner l'environnement social que l'environnement naturel.

En France comme à l'étranger, l'Ecomusée du Creusot va vite devenir une «expérience-phare». Des Québécois viennent s'y inspirer à partir de 1974. Ils créeront ensuite, de 1979 à 1984 de nombreux écomusées (tels ceux de la Haute Beauce, du Fier monde, de l'Insulaire, de La Vallée de la Rouge, de Saint Constant, des Deux Rives ...). Ce sont eux qui définiront l'écomusée en l'opposant au

musée (7) :

Musée = bâtiment + experts + collections + visiteurs

| | | |
|------------|---------------|------------|
| | | |
| éclatement | élargissement | engagement |
| | | |

Ecomusée = territoire + mémoire + patrimoine + population collective

Au Portugal, la formidable prise de conscience de l'identité locale, favorisée par la Révolution des Oeillets (25 avril 1974), donne lieu à la création de nombreux musées locaux et à partir de 1981, d'écomusées (tels ceux de Seixal, de Monte Redondo et de Condeixa). On doit d'ailleurs observer que la création de beaucoup d'écomusées et de musées locaux succède à une phase de domination, voire d'oppression. C'est le cas au Portugal, ce fut aussi le cas en Norvège, au Canada, en Catalogne et même dans l'espace rural français. C'est souvent en effet pour échapper à la dépendance d'un pouvoir et rechercher les conditions d'une nouvelle autonomie que de telles initiatives naissent. Ainsi l'exprime Alpha Oumar Konaré, à propos d'un programme d'écomusées du Sahel :

«Seuls ceux qui vivent de leur culture et la font vivre peuvent penser à de nouvelles structures autonomes.» (8)

3 . Textes et définitions

En 1972, une conférence générale de l'ICOM sur le thème «musée et environnement» précisera le contenu de qu'on appellera plus tard l'écomuséologie. Des phrases fameuses y furent prononcées, ainsi celle de Stanislas Adotevi :

«Les objets de musée n'ont jamais représenté que les manifestations tangibles, palpables et matérielles de l'existence spirituelle et morale de l'homme. L'homme dans son environnement, ses traditions, sa vie, comment il a transformé la matière, intériorisé et assimilé les apports extérieurs, comment enfin il a assumé sa culture, c'est à dire assumé son développement.»

Georges Henri Rivière donne sa première définition de l'écomusée en 1973, soit deux ans après la création du mot. Il la veut évolutive et en donnera successivement trois versions. (9)

Rivière y résume, en quelques phrases particulièrement inspirées, l'essentiel de sa pensée d'humaniste. Tout y est dit, en moins d'une page, la participation de la population, le territoire, la nature, l'homme, le temps. L'écomusée y est tour à tour défini comme un instrument, un miroir, une expression de l'homme et de la nature, une expression du temps, une interprétation de l'espace, un laboratoire, un conservatoire, une école. Bien que cette définition reste aujourd'hui la référence de tout écomusée, elle n'a pas permis aux ministères de la culture et de l'environnement de donner une existence officielle aux écomusées. C'est pourquoi un autre texte fut mis au point en 1980. Il s'intitule «Principes d'organisation des écomusées» et tente de mettre en évidence ce qui les distingue des autres musées:

- la nature des biens conservés qui peuvent aussi être immobiliers (bâtiments, terrains...) et fongibles (animaux, cultures...)
- le mode de fonctionnement, basé (suivant l'exemple de l'Ecomusée du Creusot) sur l'existence de trois comités:
 - . **le comité de gestion** (où sont représentés les collectivités locales et les administrations),
 - . **le comité des usagers** (où sont représentés les différentes associations locales),
 - . **le comité scientifique**

Il y est précisé que le langage écomuséographique combine les notions de temps et d'espace: l'espace, pour montrer, à l'aide de témoins, les relations qu'une population a entretenu avec son environnement au cours de son histoire et jusqu'à aujourd'hui. Le temps pour analyser depuis l'origine l'évolution d'une identité et des facteurs écologiques, historiques, économiques et sociaux qui la conditionnent.

A ces deux catégories de préoccupations correspondent différentes structures: des espaces témoins conservés et aménagés pour l'accueil, en différents points du territoire de l'écomusée: ce sont ses **antennes**; et d'autre part au **chef-lieu**, un **musée du temps**, des locaux administratifs, un centre de documentation, ou laboratoire de terrain, des magasins d'objets.

4 . Possibilités et limites des écomusées.

Si la plupart des responsables d'écomusées continuent de reconnaître les grands principes de leur action dans les textes résumés ci-dessus, tous sont d'accord pour refuser l'existence d'un modèle. Il n'y a pas d'écomusée-type aiment-ils dire, il n'y a que des «écomusées en devenir». Rivière terminait lui même sa définition en précisant:

«la diversité en est sans limites, tant les données diffèrent d'un échantillon à l'autre.»

On a coutume, en France de classer les écomusées en fonction de l'époque de leur création. Ceux qui naissent avant 1980 ont généralement bénéficié à leur création de circonstances économiques favorables et d'un engagement certain des collectivités. Il est vrai qu'ils apparaissent souvent dans le cadre d'institutions déjà existantes, telles les parcs naturels.

Après 1980, apparaissent de nombreux écomusées, souvent issus d'une volonté plus authentique de la population. S'ils correspondent mieux à la définition de Georges Henri Rivière, ils connaissent pourtant de plus grandes difficultés. Ils sont, pour les deux tiers, gérés par des associations qui, chaque année, doivent justifier et négocier les moyens financiers de l'année à venir.

Des évolutions plus ou moins brutales, telles la fermeture d'usines ou la désertification de zones rurales ont pu induire leur création (un journaliste les a d'ailleurs qualifié de «musées de la récession»).

A l'exception de ceux qui ressemblent aujourd'hui à des musées locaux, beaucoup d'écomusées continuent, non sans difficultés, de faire preuve d'originalité.

. Le territoire et la population qui l'habite composent une réalité mouvante. L'écomusée qui se définit par rapport à eux, doit suivre cette évolution et ajuster son action en conséquence. Ces transformations peuvent prendre l'allure de véritables mutations. Comment l'Ecomusée du Creusot, né en pleine croissance économique, va-t-il continuer de bénéficier du soutien de la population, quand celle-ci souffre maintenant du chômage? Comment des écomusées vont-ils pouvoir fonctionner au Sahel si la «recherche du bonheur», se réduit toujours à «boire et manger?» (8)

. Le champ d'action de l'écomusée est vaste. Il touche à tous les domaines de la vie locale. Cette multiplicité de fonctions est difficile à assurer; elle est tout aussi difficile à défendre quand elle est jugée concurrente. L'écomusée peut alors être soupçonné de favoriser l'expression d'un contre-pouvoir.

. La réflexion sur le développement local fait aussi partie des spécificités reconnues de l'écomusée. Il peut certes pallier les défaillances de la mémoire collective et contribuer à nourrir les décisions qui engagent l'avenir, de la connaissance du passé. Cependant, et mis à part des activités touristiques issues d'une mise en valeur du patrimoine où il peut être très actif, son rôle s'arrête là.» Il ne s'agit pas d'avoir plus mais d'être plus»: Cette formule de René Maheu pourrait suffire à résumer le rôle de l'écomusée en

matière de développement.

Il en est de l'écomusée comme de beaucoup d'autre entreprise: c'est face aux difficultés, ces observations le montrent, qu'il est véritablement novateur. Aucun d'entre eux, cependant n'est à l'abri d'une possible dérive si son action ne bénéficie pas d'un minimum de rigueur scientifique et d'objectivité.

En favorisant la réappropriation du patrimoine, l'écomusée peut servir de refuge à une population qui craint les incertitudes de l'avenir et privilégier l'expression du passé (10). Il a pu aussi arriver qu'une population tire prétexte de l'existence de son territoire pour adopter des positions de type nationaliste.

le «miroir» de l'écomusée risque d'être alors déformant: ce n'est plus la réalité qu'il reflète mais l'image qu'une population veut montrer d'elle.

C'est la raison pour laquelle Georges Henri Rivière insistait tant sur le rôle du comité scientifique de l'écomusée, comme sur celui de son «Musée du temps», de cette présentation «interdisciplinaire et périodisée», référence permanente des réels fondements d'une identité. La réflexion collective s'établit toujours sur des choix idéologiques, on doit cependant veiller à ce qu'elle bénéficie des «gardes-fous» qu'apporte le regard scientifique.

5... Apports de l'écomusée à la muséologie contemporaine

En dépit des expériences inabouties, des difficultés et des risques, les apports de l'écomusée sont considérables. Leur apparition et celle d'autres musées, de par le monde, tels ceux de voisinage, aux Etats-Unis, tel le Musée de Niamey ou la Casa del Museo, à Mexico, ont définitivement remis en cause l'existence d'un seul type de musée, universel, immuable et sacro-saint.

Pour la première fois, dans l'histoire des musées, la population devient un partenaire de l'institution muséale. C'est un immense changement. Il est heureux qu'un homme comme Georges Henri Rivière qui l'a perçu, ait pu lui donner corps, en mettant son talent et sa longue expérience d'ethnologue et de muséologue, au service de la définition et de l'application du concept d'écomusée.

Il ne semble pas ces temps derniers, que le nombre d'écomusées ait continué de s'accroître au même rythme. Aux grands moments d'enthousiasme et de créativité qui furent ceux de leur naissance en ont succédé d'autres, plus difficiles. Comment assurer le financement du fonctionnement? Comment consacrer tant d'énergie et de temps à le rechercher? Comment préserver la pérennité de l'entreprise ?

Les écomusées, pourtant, sont probablement, parmi quelques autres lieux muséaux, des laboratoires où s'expérimentent la muséologie de demain. Car de plus en plus de musées reprennent à leur compte les orientations qu'ils ont su privilégier dans l'ensemble. On peut en citer trois, principales.

. **La participation de la population:** Cette préoccupation se traduit dans un nombre croissant de musées, par une forte volonté de connaître leurs publics, de répondre à leur attente et de créer un véritable dialogue.

. **La contribution du musée à la réflexion collective sur le développement:** En aidant une population à comprendre la situation dans laquelle elle se trouve, le musée peut stimuler la capacité de cette population à maîtriser son propre devenir. De plus en plus de musées s'y emploient.

. **Le recours à l'interdisciplinarité:** L'étude et l'interprétation de la globalité des rapports de l'homme avec son environnement exige le croisement, l'union, l'intégration des méthodes et des résultats de plusieurs disciplines scientifiques. Des écomusées ont montré combien l'application de l'interdisciplinarité avait d'heureuses conséquences, au niveau des échanges entre les chercheurs et la population, à celui de l'expression muséographique qu'elle permet comme au progrès, d'une manière plus générale, de la connaissance d'un espace donné.

D'aucuns veulent voir dans l'exercice de ces trois principes, l'interdisciplinarité comme moyen, le développement comme objectif et la participation comme moteur, l'existence d'une nouvelle muséologie (11). Quoiqu'il en soit, c'est du progrès de la muséologie toute entière qu'il s'agit et de l'évolution qu'elle doit nécessairement connaître pour adapter ses méthodes aux besoins changeants de l'homme et de la société.

Jean-Claude Duclos

Grenoble, le 12 mars 1990

Notes bibliographiques

- (1) **Jean-Yves Veillard** «Pour un nouvel humanisme» in Découvrir les écomusées, Musée de Bretagne -Ecomusée Les Bintinais. Rennes, mars 1984, 47 p.
- (2) **François Hubert** «Historique des écomusées» in «La muséologie selon Georges Henri Rivière», Dunod, Paris, 1989. pp. 146-154.
- (3) **Georges Henri Rivière** in «Dossier écomusée», 26 mars 1980, 9 p. dact.
- (4) **Alfredo Cruz-Ramirez** «Heimatmuseum: une histoire oubliée», in Museum n°148, 1985, pp. 241-244.
- (5) Citées par Paul-Marc Henry, ces phrases sont extraites d'un ouvrage fondamental: **Paul-Marc Henry et Basile Kossou** «La dimension culturelle du développement» Nouvelles éditions africaines, UNESCO, Lomé 1985, 161 p.
- (6) **Jean-Claude Duclos** «Musée Camarguais, Mas du Pont de Rousty, Arles, France», in Museum vol. XXXII n°1/2 1980, pp. 24-33.
- (7) **René Rivard** «Que les musées s'ouvrent ou vers une nouvelle muséologie. Les écomusées et les musées ouverts» Québec, octobre 1984, multigraphie 171 P.
- (8) **Alpha Oumar Konaré** «Des écomusées pour le Sahel: un programme» in Museum n°148, 1985, pp. 230-236.
- (9) **Définition évolutive de l'écomusée:**

Un écomusée est un instrument qu'un pouvoir et qu'une population conçoivent, fabriquent et exploitent ensemble. Ce pouvoir, avec les experts, les facilités, les ressources qu'il fournit. Cette population, selon ses aspirations, ses savoirs, ses facultés d'approche.

Un miroir où cette population se regarde pour s'y reconnaître, où elle recherche l'explication du territoire auquel elle est attachée, jointe à celle des populations qui l'ont précédée, dans la discontinuité ou la continuité des générations. Un miroir que cette population tend à ses hôtes pour s'en faire mieux comprendre, dans le respect de son travail, de ses comportements, de son intimité.

Une expression de l'homme et de la nature. L'homme y est interprété dans son milieu naturel. La nature l'est dans sa sauvagerie, mais telle que la

société traditionnelle et la société industrielle l'ont adaptée à leur image.

Une expression du temps, quand l'explication remonte en deçà du temps où l'homme est apparu, s'étage à travers les temps préhistoriques et historiques qu'il a vécus, débouche sur le temps qu'il vit. Avec une ouverture sur les temps de demain, sans que, pour autant, l'écomusée se pose en décideur, mais en l'occurrence, joue un rôle d'information et d'analyse critique.

Une interprétation de l'espace. D'espaces privilégiés, où s'arrêter, où cheminer.

Un laboratoire, dans la mesure où il contribue à l'étude historique et contemporaine de cette population et de son milieu et favorise la formation de spécialistes dans ces domaines, en coopération avec les organisations extérieures de recherche.

Un conservatoire dans la mesure où il aide à la préservation et à la mise en valeur du patrimoine naturel et culturel de cette population.

Une école dans la mesure où il associe cette population à ses actions d'étude et de protection, où il l'incite à mieux appréhender les problèmes de son propre avenir.

Ce laboratoire, ce conservatoire, cette école s'inspirent de principes communs. La culture dont ils se réclament est à entendre en son sens le plus large, et ils s'attachent à en faire connaître la dignité et l'expression artistique, de quelque couche de la population qu'en émanent les manifestations. La diversité en est sans limite, tant les données diffèrent d'un échantillon à l'autre. Ils ne s'enferment pas en eux-mêmes, ils reçoivent et donnent.

Georges Henri Rivière, le 22 janvier 1980.

- (10) **François Hubert** «Les écomusées en France: contradictions et déviations» in Museum n°148, 1985, pp. 186-190.
- (11) **Jean-Claude Duclos** «Les écomusées et la nouvelle muséologie» in Actes des Premières rencontres nationales des écomusées. 13 & 14 novembre 1986, Agence Régionale d'Ethnologie Rhône-Alpes, Grenoble, pp. 61-69.